

« la patrie; qu'ils daignent se souvenir de ce qu'ont
« fait leurs aïeux, et qu'ils n'exposent pas cet illustre
« héritage au gré d'une passion qui conseille la ré-
« volte et le meurtre pour ramener l'ordre et la
« paix. »

« Mon frère, reprit Marc Querini, vous avez dit
« qu'il n'y avait rien de si fatal à un État que les ré-
« volutions : tout le monde le sent comme vous ;
« mais c'est précisément ce que nous avons à re-
« procher au gouvernement actuel de notre répu-
« blique. Il déplace et dénature le pouvoir; il nous
« fatigue par ses usurpations, il nous plonge dans
« une inquiétude humiliante sur la stabilité de no-
« tre condition. Vous seriez-vous attendu que les
« hommes les plus honorables fussent rejetés dans
« la classe des sujets; qu'il leur fût interdit même
« de mériter à l'avenir un rang déjà si noblement
« acquis? C'est là cependant ce que nous voyons; et
« au profit de qui se sont opérés ces changements?
« Le peuple a été dépouillé de tous ses droits. Les
« citoyens ont été réduits à la condition des popu-
« laires, et sont plutôt blessés que dédommagés par
« l'élévation de quelques-uns des leurs. Les an-
« ciennes familles sont divisées en trois classes; les
« unes sont sujettes, les autres en proie à la dis-
« corde. Les plus favorisées sont celles qui ont été
« maintenues dans un rang où elles auront désor-
« mais des inconnus pour égaux. On a dit que peut-
« être ces changements avaient pour objet le main-
« tien de l'ordre dans la république; mais depuis
« cent cinquante ans, depuis qu'un doge fut massa-
« cré pour avoir perdu une armée, et apporté la
« peste, l'ordre public n'a été troublé que deux fois :
« en 1268, lorsqu'au milieu de la disette on voulut
« établir un impôt sur le pain, et, dans ces derniers
« temps, lorsque le peuple voulut recouvrer son
« droit de nommer le doge. La république ne peut
« pas trouver un avantage là où aucun de ses ci-
« toyens ne trouve le sien. Cette révolution n'a donc
« favorisé aucun intérêt. Je me trompe; elle a servi
« la passion de Gradenigo, son ressentiment contre
« le peuple, et sa haine contre les nobles qui n'a-
« vaient pas partagé ses projets criminels. Il n'y a
« plus de nobles que ceux qu'il a bien voulu choi-
« sir; désormais nous datons tous de son règne.
« Maintenant, je le demande, croyez-vous qu'il soit
« possible de le ramener à des sentiments plus jus-
« tes, à cette modération que nous devons tous nous
« proposer? Espérez-vous acquérir assez d'influence
« dans les conseils pour la faire prévaloir? Est-
« ce avec de la modération qu'on réprime la vio-
« lence?

« Sans doute nos aïeux nous ont frayé un hono-
« rable chemin; mais ils rougiraient de nous si nous
« consentions lâchement à être dépouillés des pré-

« rogatives qu'ils nous ont acquises, et de la liberté
« qui appartient au moindre citoyen de cet État.
« Nous tirons aujourd'hui de l'illustration de nos
« ancêtres, ce précieux avantage qu'on ne peut
« nous supposer aucune ambition personnelle, lors-
« que nous réclamons la conservation des droits de
« tous. Le trône même n'a rien qui puisse ajouter à
« la grandeur de nos familles; vos aïeux et les miens
« l'ont occupé dans un temps où la couronne était
« plus indépendante; les Badouer ont fourni sept
« doges, aux premiers siècles de la république; les
« Thiépolo y sont montés avec gloire, et ont su en
« descendre. Qu'auraient fait nos ancêtres si on eût
« tenté de leur ravir leurs droits? L'histoire nous
« répond en nommant vingt doges chassés du trône;
« précipitons-en celui-ci, et que sa chute, vengeant
« le peuple et nos familles, rende à la république
« la paix et la splendeur qu'elle a perdues sous le
« règne et par la faute de Gradenigo. Son insolence
« nous met dans la nécessité de tout souffrir ou de
« tout oser. »

Après ce discours, ce ne fut qu'un cri dans l'as-
semblée contre le doge. On résolut de tout hasarder
pour sa perte, et le sage Jacques Querini, en déplo-
rant les suites que pouvait avoir cette résolution,
resta fidèle à un parti dans lequel il comptait pres-
que tous les siens.

XII. Il ne fut pas difficile aux conjurés de faire
entrer dans leur projet beaucoup de citoyens. Cha-
cun de ces personnages disposait d'un grand nom-
bre de populaires, et ils s'étaient associé une ving-
taine de prêtres. Quand ils firent le recensement de
leurs forces, ils se jugèrent en état d'attaquer à
main armée un gouvernement qui, dans un moment
de surprise, n'avait que peu de troupes à appeler à
son secours.

Cependant Badouer leur fit observer qu'au mo-
ment de l'exécution on ne trouverait peut-être
pas prêts tous ceux sur lesquels on aurait compté. Il
proposa de s'assurer, dans tous les cas, la supério-
rité des forces, en appelant du secours de Padoue,
qui pourrait fournir un renfort considérable.

Padoue était une cité jalouse dans laquelle il ne
devait pas être difficile de trouver des ennemis du
gouvernement vénitien. Badouer y exerçait une
grande influence; cette ville avait été le berceau de
sa maison; quoique Vénitien, il en était dans ce
moment le premier magistrat. Il s'offrit à négocier
pour l'envoi de ce secours, dont on reconnut unani-
mement l'utilité.

Toutes les confidences délicates, qui pouvaient
lier à ce grand dessein ceux qui devaient concourir
à son exécution, furent faites avec la prudence et
l'adresse convenables. Chacun s'assura, par divers
moyens, du dévouement des prolétaires qu'il comp-